

si je pouvais me la conserver, je ne serais déjà pas si malheureux.

L'idée de quitter Paris, d'échapper à la surveillance de ce terrible ennemi, lui souriait. Il comptait bien d'ailleurs que la réalisation de ses espérances ne tarderait pas.

Il sacrifierait quelques mois dans la paix de la province pour refaire sa santé et se tracer un nouveau plan de conduite.

Dans son inconscience, il ne s'adressait qu'un seul reproche, celui d'avoir cédé à l'entraînement du jeu.

Selon lui, cette passion était indigne d'un homme fort, d'un homme qui ne doit compter que sur lui-même, sur sa volonté, sur son adresse, son savoir-faire, et non sur l'aveugle chance ; nul ne saurait être maître de la dame de pique, encore moins de la vitesse d'un cheval.

—C'est le point faible de mon cerveau, conclut-il ; quelques mois à la campagne, loin des champs de courses et des tripos publics ou chandestins, suffiront à ma guérison. Une fois maître de moi-même, je serai en forme pour la lutte.

"En forme !" cette expression lui rappela le cauteleux Pelligrani.

Ah ! celui-là, si jamais il le rencontrait seul à seul, passerait un mauvais quart d'heure.

Le lendemain matin, il retourna chez la comtesse de Fallière avec la ferme décision de suivre à la lettre ses conseils.

La vieille Madeleine sortait au moment où il se disposait à sonner.

Elle avait le visage bouleversé ; des larmes brillaient dans ses yeux.

Qu'allait-il encore apprendre ? la fin peut-être. . . .

Son cœur tressaillit de joie,

—Vous venez aux nouvelles, monsieur Brémond ? lui dit-elle. Ça va très mal ; Mme la comtesse est tombée en syncope. J'allais prévenir le docteur Cartier.

—Restez, fit-il, j'y cours.

—C'est que Mlle Lucille. . . .

—J'irai plus vite que vous.

—Eh bien, allez, monsieur. Si le docteur n'est pas là, cherchez-le dans toute la ville ; mais prévenez-nous. Au besoin, on ira chercher un autre médecin.

Jacques courut chez le docteur Cartier, avec l'espoir de ne pas le rencontrer à son domicile.

Mais le praticien venait tout justement de rentrer.

Il remercia froidement le jeune homme et, remontant dans sa voiture, se fit conduire chez la comtesse.

Dans l'après-midi, Jacques retourna aux nouvelles.

—Nous avons eu bien peur, lui dit Madeleine, mais nous voilà rassurées, grâce au docteur. Ah ! sans lui, notre bonne maîtresse y passait.

—Ah ! fit Jacques d'un ton si dégagé que la bonne femme le regarda avec étonnement. Vous aurez soin d'informer de ma visite Mme la comtesse. Alors, vous êtes bien sûre qu'elle est hors de danger ?

—Le docteur l'affirme. Seulement, ajouta Madeleine à voix basse, il ne faudrait pas qu'elle apprit le grand malheur.

—Quoi encore ?

—Comment, vous ne savez pas ? toute la ville en parle : cette pauvre Mme Petitot, la meilleure amie de ma maîtresse est tombée en paralysie, ce matin. Le docteur est auprès d'elle. Quand vous verrez Mme la comtesse, ne lui en parlez pas. On le lui annoncera tout doucement, mais pas avant plusieurs jours.

—C'est entendu, Madeleine.

Jacques se promena, fort soucieux, dans la ville.

Il n'ignorait pas les relations d'étroite amitié qui existaient entre la comtesse et Mme Petitot ; il soupçonnait fort cette dernière d'avoir reçu en dépôt les cent mille francs que lui réservait la mère de Marcel.

—Diable ! pensa-il, et mon argent, mon héritage ! Si elles allaient claquer toutes les deux, ça ne ferait pas ma balle.

Il alla flâner dans un cabaret fréquenté par les ouvriers de la fabrique d'instruments agricoles.

On n'y parlait que de la patronne, de Rose et de Pierre.

La consternation était générale.

Ces braves gens ne tarissaient pas sur l'éloge de la bonne dame, de sa fille adoptive et de l'ingénieur qui, tout en menant ferme sa barque, leur faisait la vie si douce.

Jacques aurait dû être touché par ces démonstrations qui lui prouvaient que la nature humaine est capable de reconnaissance ; mais son cœur, desséché par l'égoïsme, ne vibrerait plus qu'à l'intérêt personnel.

Ayant appris que la paralytique n'était pas en danger immédiat, il s'en fut dîner avec l'appétit d'un homme qui croit avoir bien rempli sa journée.

Il passa ainsi la fin de ses visites, il se rencontra sur le perron avec le docteur Cartier.

—Je comprends, lui dit le praticien, que vous ayez hâte de revoir votre protectrice en bonne santé ; mais je dois vous déclarer que

j'ai donné l'ordre formel à Mlle Lucile d'épargner toute visite à sa mère.

—Particulièrement la mienne, fit Jacques, qui n'avait pu maîtriser son dépit.

—Eh bien, oui, monsieur, puisque vous m'obligez à le reconnaître. Je ne m'explique pas le rôle suspect que vous jouez ici ; je constate que votre présence, vos agissements sont pour beaucoup dans les troubles nerveux subis par Mme de Fallière. Cela me regarde et comme médecin et comme ami de la maison.

Son imposture même obligeait Jacques à la prudence.

—Je ne joue aucun rôle, affirma-t-il, je suis un orphelin à qui Mme de Fallière veut bien porter de l'intérêt en souvenir de ma mère ; mais puisque les personnes qui l'entourent me suspectent, il ne me reste plus qu'à me retirer. J'écrirai dans ce sens à la comtesse.

Cette menace inquiéta le docteur pour sa malade.

—Si vous avez une sincère reconnaissance pour Mme de Fallière, dit-il, épargnez-lui ce nouveau chagrin.

—Soit ! mais c'est la dernière fois que je viens ici.

Et Jacques sortit aussitôt.

Il était blême de rage contenue.

Le soir même, il s'enfuit à Paris, certain que si la comtesse se rétablissait, elle ne tarderait pas à lui donner de ses nouvelles.

## LI. — LA GRAND'MÈRE

Peu de temps après ces incidents, Savinia mit au monde une petite fille, qui fut déclarée à la mairie sous le nom de Laure Cartier.

De l'amour sincère qu'elle avait eu pour Jacques, il ne restait pas trace dans son cœur.

A Césarine qui, chaque jour, venait passer de longues heures avec elle, Savinia ne parlait jamais de lui.

La seule préoccupation était de ne pas rester à la charge de maman Virieu.

Elle lui déclara qu'elle allait se mettre en campagne pour trouver du travail.

—Nous avons bien le temps, répliqua Césarine. Il vous faudrait placer Laure en nourrice et c'est ce que je ne tolérerai point.

Cette enfant, c'était ce qu'elle avait de plus cher au monde maintenant ; c'était sa petite-fille.

Elle ne se lassait pas de l'admirer, de la bercer sur ses genoux ; elle la dévorait de caresses.

Savinia lui en était d'autant plus reconnaissante qu'elle ne pouvait soupçonner le motif si naturel de cette adoration passionnée.

Or, un beau matin, Césarine lui dit en souriant, mais sur un ton d'autorité :

—Maintenant que vous voilà forte, ma chérie, plus forte que jamais, nous allons faire une petite promenade au soleil, dans les environs, avec Laure.

—Bien volontiers, bonne maman, et, si vous m'en croyez, nous ne reviendrons pas ici. Ça coûte trop cher. Je prendrai un cabinet en garni et je commencerai dès demain mes démarches. J'irai m'inscrire au bureau de placement.

—Rien ne presse.

—Si, bonne maman, votre bourse n'est pas inépuisable, et je ne voudrais pas. . .

—Ne vous inquiétez pas de ça, interrompit la Rassaïou. De l'argent, j'en aurai toujours assez pour nous trois.

Savinia brûlait d'envie de lui demander l'explication de cette énigme, mais elle s'en abstint, par discrétion.

Césarine pomponna le bébé.

Elle le prit dans ses bras, l'embrassa à quatre reprises.

—Allons, dit-elle, et ne vous étonnez de rien. Je vous ménage une surprise, ma belle.

Savinia devint tout pâle. Une surprise ? Est-ce que maman Virieu projetait de la remettre en présence de Jacques, ce père dénaturé qui n'était pas encore venu embrasser son enfant ?

—A quoi pensez-vous donc ? lui demanda Césarine.

—C'est que. . .

—Quoi ? Parlez franchement.

—C'est que, bonne maman, je ne tiens pas à le revoir !

—Monsieur Jacques, n'est-ce pas ? Pourquoi ?

—Il me fait peur, oh ! oui, bien peur ! . . . Sans vous, je serais morte. . . morte empoisonnée, par lui ! . . .

Cette horrible supposition, Césarine l'avait faite également ; puis, peu à peu, son amour maternel s'était refusé à admettre une telle monstruosité !

—Rien ne le prouve, balbutia-t-elle. Vous allez trop loin, ma ché-